

UN GRAND AMOUR

Nicole Malinconi / Jean-Claude Berutti
avec Janine Godinas



©Virginie Lançon

Le 25 janvier 2019 Auvelay (Belgique)
Du 23 avril au 12 mai 2019 Théâtre des Martyrs (Bruxelles)

Contact administration : Jessica Régnier - 06 67 76 07 25 – j.regnier@lagds.fr
Contact presse : Francesca Magni – 06 12 57 18 64 – francesca.magni@orange.fr

UN GRAND AMOUR

texte, **Nicole Malinconi**
mise en scène, **Jean-Claude Berutti**
avec **Janine Godinas**

assistante à la mise en scène, **Suzanne Emond**
scénographie, **Rudy Sabounghi**
vidéo, **Florian Berutti**
lumières, **David Debrinay**
régie, **Sylvain Tardy**

La Compagnie Jean-Claude Berutti remercie pour leur collaboration :
Annick Walachniewicz, Aurélie Gistelinc, Alex, Hadrien et Hippolyte Lorette.

Spectacle créé le 3 mai 2017 au Théâtre de Roanne

Production Compagnie Jean-Claude Berutti et Le Rideau de Bruxelles.
En partenariat avec le Théâtre des Martyrs, le Théâtre de Roanne, le Château de
Goutelas – CCR.

La Compagnie Jean-Claude Berutti est conventionnée par la DRAC Auvergne
Rhône-Alpes. Jean-Claude Berutti est artiste associé au Théâtre de Roanne et
artiste en résidence de la Communauté de communes du Pays de l'Astrée.

Prix de la critique 2017-2018 du seul en scène (Belgique)

Note d'intention

« Un grand Amour » vous plonge immédiatement dans un climat d'horreur et de désolation. C'est toute une vie qui se joue dans à peine plus d'une heure sous vos yeux. A la suite d'une inopportune visite une femme âgée doit enfin regarder en face ce qu'elle n'a pas voulu voir, ou ce qu'elle a ignoré tout en le sachant : que son mari tant aimé a travaillé à l'extermination humaine en direct et qu'il en a même été un rouage essentiel.

Cette vieille femme a été, par négligence ou omission, complice d'un génocide. Et après l'avoir trop longtemps nié, les images terribles reviennent en trombe, jusqu'à lui faire perdre le sens commun.

C'est déjà beaucoup, mais cela ne serait rien si la visiteuse inopportune ne provoquait une réaction à double détente. Après avoir reconnue la responsabilité (et en avoir pris sa part), Theresa Stangl se rétracte et vient le dire sur le devant du théâtre, droit dans les yeux, dans une franchise et un dessillement du regard comme on ne peut en avoir qu'une fois dans sa vie.

A cette vieille femme, qui a vécu exactement ce qu'elle décrit et revit dans le détail et a en effet tardivement reconnu la faute de son mari, Nicole Malinconi offre un monologue comme une torche vive qui naît, grandit et s'enflamme. Et cette langue de feu, présentée par son auteure comme un récit, s'avère être un matériau théâtral de premier ordre, un buisson ardent de vérité!

Jean-Claude Berutti, metteur en scène

Le point de vue de l'auteur

« Après la mort de Franz Stangl, ex-commandant du camp d'extermination de Treblinka, arrêté au Brésil en 1967, incarcéré à la prison de Düsseldorf et condamné à la réclusion à perpétuité, Theresa Stangl, sa veuve, est restée dans leur maison de Sao Paulo où ils avaient vécu incognito durant seize ans avec leurs enfants.

C'est là, juste après la mort de son mari, en 1971, qu'elle a reçu la visite de Gitta Sereny, journaliste.

Gitta Sereny avait auparavant visité Franz Stangl, dans sa prison de Düsseldorf ; elle avait eu avec lui de longs entretiens ; elle est la dernière personne à l'avoir rencontré vivant, la seule à avoir parlé avec lui comme personne encore ne l'avait fait.

Après cela, elle est donc allée au Brésil, rencontrer aussi Theresa Stangl, lui demander de parler de son mari, de leur vie, de ce qu'elle savait, elle, de Treblinka, et lui poser sa terrible question. »

Nicole Malinconi, auteure



Extrait

« J'avais ordonné à Ludwig de s'en aller ; je m'étais assise dans la maison ; je n'avais même plus de force pour tenir mes bras. Je ne sais plus combien de temps j'étais restée là, immobile. Puis, j'avais fait rentrer les enfants dans la maison et j'étais partie dans la forêt, marcher sur le chemin par où revenait mon mari, le soir. Je m'étais assise sur une souche, à l'attendre. Je l'avais vu, au loin, arrivant sur son cheval, dans sa tenue de cheval, surpris, rayonnant de me trouver là ; puis, à la vue de mon visage, il avait sauté à terre très vite, demandant aussitôt s'il était arrivé quelque chose aux enfants ; il n'avait pensé qu'aux enfants. Je ne lui avais pas laissé le temps de m'embrasser. Je lui avais dit, Je sais ce que tu fais à Sobibor. Je pleurais ; je ne pouvais faire que pleurer. Je me suis souvenue de sa question, immédiate, De qui tiens-tu cela? puis de mon silence, et du sien, un bref instant. Alors, cela avait été comme s'il avait voulu prendre les devants ou prendre de court les questions qu'il s'attendait à m'entendre poser ; il avait juré qu'il n'était pour rien dans cette affaire, et raconté pour la première fois ses travaux de construction. Et quand j'étais arrivée à parler à mon tour pour lui demander comment il pouvait en même temps être là et n'être pour rien dans tout cela, il m'avait rappelé qu'il n'était qu'un administratif, un fonctionnaire, que lui ne faisait rien ; à personne. Il avait parlé de la voix douce qu'il prenait parfois pour calmer nos enfants, et il m'avait suppliée de le croire.

Je n'avais pas répondu. Sur le chemin du retour, je n'avais fait que le harceler avec les questions qui me tourmentaient, et pleurer encore. Pour la deuxième fois dans notre vie, je n'avais pas voulu qu'il me touche ce soir-là ni bien d'autres soirs ensuite ; c'était comme si mon corps seul avait dit non à sa supplication de le croire, comme si le corps seul avait su la réponse ; mais c'était un savoir sans les mots ni la pensée, je ne l'avais pas laissé atteindre les mots ni la pensée, pas pu le dire, dire Je sais que tu mens, comme je l'avais dit le jour de 1938, ni ajouter que cette fois c'était plus grave encore, plus terrible, ni penser tout ce qui peut surgir dans la pensée quand on dit que cette fois c'est encore plus terrible ; depuis longtemps j'avais comme effacé le jour de 1938 et la certitude d'alors qu'il m'avait menti ; quatre ans plus tard, pour Sobibor, il n'y avait plus de certitude, plus rien d'autre qu'un magma. »

Nicole Malinconi, auteure

Nicole Malinconi vit à Namur. C'est sa fonction d'assistante sociale qui l'a amenée, en 1985, à écrire son premier livre, *Hôpital silence*, un témoignage bouleversant de ce que l'avortement en milieu hospitalier peut-être, mais surtout une écriture singulière dont Marguerite Duras écrivit : "Ce livre restera vivant dans la littérature". Elle obtint en 1993 le prix Rossel pour son roman *Nous deux*.

Nicole Malinconi est l'une des écritures majeures de la littérature belge contemporaine, une des plus touchantes aussi.

« Jamais Nicole Malinconi ne s'exprime en ces termes de constat ou de devoir. Loin de toute généralité tout autant que de la référence précise au documentaire, elle adopte le seul discours qui vaille pour rendre compte d'une telle réalité, le littéraire. Laisser les mots advenir, comme elle le dit souvent, c'est sa démarche. Ces mots qui sont la seule résistance au silence, au manque, à l'incertitude. Ces mots entendus, perclus, selon elle, bruts le plus souvent, qui entraînent la pensée, mais qu'il faut pourtant guider. Non pas en les enserrant dans une syntaxe complexe, guindée qui ne leur conviendrait guère par ce qu'elle imposerait de loi, mais qu'elle laisse aller, dans des énumérations parfois litaniques et qui s'insèrent tout naturellement dans des suites de présentatifs : c'est... il y a... Mais qu'on ne s'y trompe pas, cette écriture aux allures si simples est le fruit d'une décantation rigoureuse, d'un travail qui dénude la langue jusqu'à l'os pour ensuite recréer une parole inouïe. » Jeannine Paque, à propos du livre *Elles quatre. Une adoption* (2012) dans *Le Carnet et les Instants*, novembre 2012.



Jean-Claude Berutti, metteur en scène



Le metteur en scène français Jean-Claude Berutti a monté Brecht, Ionesco, Molière, Tchekhov, Tabori, Dvorak, Martin du Gard, Mann, Verdi, Sbrjanovic, Goldoni, Sciarrino, Berio, Pinter, Bruni-Tedeschi, Gorki, Akakpo, Shakespeare, Wagner, Schnitzler et quelques autres à Bruxelles, Paris, Francfort, Moscou, Gand, Nicosie, Leipzig, Lyon, Bad Hersfeld, Tel Aviv, Tunis et Lomé...

En 2007, il a reçu le Lionceau d'or de Venise pour sa trilogie goldonienne « Zelinda et Lindoro ». En 2008, il a dirigé la Troupe de la Comédie Française dans « Les Temps difficiles » de Edouard

Bourdet.

Entre 1997 et 2011, il a dirigé deux des théâtres français les plus emblématiques : le Théâtre du Peuple de Bussang et La Comédie de Saint-Etienne. Parallèlement, il a présidé la Convention Théâtrale Européenne (2004/2010) et développé ce réseau pour en faire le premier réseau européen de théâtre public.

De 2011 à 2013, il est metteur en scène indépendant associé à la scène nationale de Martigues où a été créé « Super heureux ! » de Silke Hassler et « Je pense à Yu » de Carole Fréchette, deux spectacles repris à Paris à la saison 12/13. Par ailleurs au cours de la même saison, il met en scène « Cabale et amour » de Schiller à Dortmund, « Le retour de Saturne » de Noah Haidle à Nuremberg et « Les femmes de Bergman » de Nikolai Rudkowski à Zagreb et au Théâtre des Salins – Scène nationale de Martigues.

En 2013 – 2014, il est sur scène avec Christian Crahay au Théâtre du Lucernaire avec la reprise de « Confidence africaine » de Roger Martin du Gard, puis au Théâtre Le Public à Bruxelles. Il monte « Ernani » de Verdi à l'Opéra de Vilnius (Lituanie) et « Don Quichotte » de Tariq Ali au Stadttheater de Essen en Allemagne.

2014-2015, il monte au Kammerspiele de Hambourg : « Unsere Frauen », « Ziemlich beste Freunde » (reprise), « La bonne âme du Sé Tchouan » au Château de Saint-Marcel de Félines avec une équipe d'amateurs de la Loire et enfin « La petite musique de tout le temps » de Fabrice Melquiot avec le SYLF. Il reprend « Confidence africaine » de Roger Martin du Gard au Théâtre le Public à Bruxelles et au Théâtre de Roanne.

2015-2016, il crée « Götz de Berlichingen » de Goethe pour le Festival de Jagtshausen (Allemagne).

Janine Godinas, interprète



Comédienne de théâtre, de cinéma, de télévision, metteuse en scène belge. Elle débute au Théâtre de l'Enfance en 1960. Travaille au Vaudeville, à l'Alliance, au Théâtre de l'Equipe, chez Claude Volter, aux Galeries, au Rideau, au Parc, à l'Ensemble Théâtral Mobile, au Théâtre du Crépuscule. Professeur d'interprétation à l' IAD et à l'Ecole Nationale de Théâtre de Strasbourg, fidèle interprète de Sireuil, Dezoteux, Bourdet, elle est aussi indissociable de Gil Lagay dont elle partagea la vie et la passion du théâtre.